

**PHIS DE L'ABONNEMENT**  
Edition Quotidienne.

POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.50  
POUR L'ETRANGER... \$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.80

Les abonnements sont payables d'avance.

**Le Numéro**



**Cinq Sous**

**PHIS DE L'ABONNEMENT**  
Edition Hebdomadaire.

POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.50  
POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$0.65

Les abonnements sont payables d'avance de 1er et de 15 de chaque mois.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

**POLITIQUE, LITTÉRATURE.**

**PRO ARIS ET FOCIS**

**SCIENCES, ARTS.**

1er Septembre 1872

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 14 MAI 1912

85ème Année

## La jeunesse nouvelle.

M. Cornelis de Witt a écrit, cette année, un beau livre auquel il a donné un titre profond : "En pensant au pays". Ce sont les notes, les impressions qu'il a recueillies sur la vie morale de la France depuis 1870. Il y parle avec tristesse du temps perdu, pour le service du pays, dans les discordes et les luttes stériles, mais avec une tristesse consolée par l'espoir renaissant des ententes fécondes. "A côté des sujets de querelle ou l'égoïsme et l'ambition ont la plus grande part, dit-il, il existe chez nous des possibilités, des nécessités d'entente et de groupement entre citoyens venus de tous les points de l'horizon. C'est peut-être parce qu'elle ne l'a pas assez compris, que ma génération a médiocrement servi le pays. Nous les sentons et nous en souffrons tous, hommes de droite ou hommes de gauche. Je parle de ceux qui sont sincères, et, Dieu merci, le nombre en est grand."

Voilà le regret et la tristesse, dont tant d'autres forces vives laissées sans emploi, ont, en avançant dans la vie, senti la cruelle morsure. Et voici l'espoir et la confiance, qui montent aujourd'hui dans les cœurs, comme une fanfare. "J'ai connu un vieux sergent pour lequel toute la théorie et toute la discipline militaires se résumaient dans ce mot, répété d'une voix de tonnerre, d'un bout de l'exercice à l'autre : "Ensemble."—Oui, ensemble, messieurs vers l'union des âmes est universelle. De toutes parts, s'élèvent des voix qui attestent le grand travail de la pensée française. Je ne sais rien de plus émouvant que ce concert, imprévu de ceux qui prétendent former l'esprit des générations nouvelles.

"J'ai connu jadis, à son aurore, cette Union qui, je crois, portait un autre nom, mais dont M. Paul Desjardins était, comme il l'est demeuré, l'inspirateur très distingué. C'était, c'est encore, un centre d'idées, plus que d'études, où quelques hommes, amis d'un sincère désir d'entente morale, échangeant, hors de toute affirmation confessionnelle, de toute préoccupation politique, des illusions généreuses et des aspirations imprécises. La plupart naturellement étaient alors séduits par la chimère pacifiste et trouvaient la guerre abominable et bête."

Voici qu'à l'automne dernier, au plus fort de la crise allemande, une correspondance s'engagea entre une Anglaise et un Français sur les affaires du moment. L'Anglaise était Mme Vernon Lee, elle écrivait dans la "Westminster Gazette", et elle exprimait sa surprise du changement d'attitude, observé chez les jeunes libéraux français sur le militarisme. Le Français était M. Paul Desjardins lui-même et, au mois de février dernier, répondant à sa correspondante anglaise, il lui expliquait en ces termes son état d'âme : "La guerre, disait-il, est bête et laide. Tout de même elle n'est pas le pis. Le refus de servir est plus vilain. La débaucherie païenne d'un peuple, dont j'avais grande peur pour le nôtre, la désertion tranquille et à l'état chronique, la réduction de tous les mobiles à un seul vivre le plus grassement possible au moindre prix, le lâchage par chacun de ce qui est le bien commun de tous, voilà, selon moi, la bestialité consommée."

Ces paroles m'ont beaucoup frappé. On ne les eût pas écrites, dans le milieu d'où elles sortent, il y a vingt ans. Ce n'est pas qu'elles témoignent, entre leur auteur et moi, d'une communauté de pensées, que trop et de trop profonds dissentiments rendent encore impossible. La suite de la correspondance le montre assez. Mais elles sont un symptôme. L'air ambiant a exercé son action sur ceux mêmes que leurs dispositions personnelles éloignaient le plus fortement de l'action patriotique. Il y a, dans ce sincère épanchement d'un cœur blessé par la menace germanique, un mot qui porte au-delà peut-être des intentions qui l'ont dicté : le refus de servir.

Ce fut bien là le mal des générations atteintes il y a un quart de siècle par l'impuissance de croire et d'agir. Les jeunes gens qui, il y a vingt ans, exprimaient leurs "états d'âme" dans le "Mercure de France", le disaient avec une tranquille assurance : "Aucune époque, écrivait-ils, ne fut plus propice que la nôtre à se croiser les bras et à attendre. Nous sommes du monde qui s'en va, et il est séant de s'en aller avec lui." Voilà, pris sur le vif, le refus de servir, et non seulement de servir, au sens militaire, mais au sens moral et intellectuel. Laisser finir un monde épuisé, une patrie amoindrie, un peuple stérile, sans effort pour les ramener, en jouissant doucement des charmes de l'heure fuyante, comme des senteurs perdus d'un crêpuscule qui s'éteint, c'était, alors, le rêve des jeunes générations.

Les enquêtes présentes permettent de mesurer la distance qui les sépare des générations nouvelles. C'est par là qu'elles sont vraiment utiles et fécondes. Elles disent à la nation où elle en est, elles lui font prendre conscience d'elle-même. Je ne veux point méconnaître, dans cette étude de l'âme française, la valeur des exemples offerts par l'énergie sportive, et le beau mépris du danger dont elle est l'heureux témoignage. La hardiesse des aviateurs, le courage avec lequel ils affrontent la mort, pour achever la conquête de l'air, sont assurément des marques admirables de la virilité française ; et ceux qui les donnent ne pensent plus, sans doute, que l'époque est venue "de se croiser les bras".

Mais cet hommage rendu à leur belle vaillance, je crois qu'il faut chercher plus loin et plus profondément que dans les gestes

héroïques de quelques audacieux, le secret de la jeunesse.

Rien ne me paraît plus propre à le faire pénétrer que l'étude éloquent et si frappante, entreprise par deux de ses représentants, unis sous le nom d'"Agathon". Ils ont fait, dit-il, porter leur enquête "sur des garçons de dix-huit à vingt-cinq ans", sortant du lycée, entrant dans les grandes écoles, et qui, "avant l'emprise d'une carrière, choisissent les directions intellectuelles auxquelles ils demeureront fidèles toute leur vie".

Et tout de suite, une remarque s'impose, que m'a suggérée ma propre expérience. Avec ces jeunes gens, nés aux environs de l'année 1890, il me semble, à moi que la vieillesse a couvert de son ombre, que je m'entends plus facilement qu'avec ceux qui venaient dans la vie quand ils venaient au jour, que je trouve plus naturellement les mots, les pensées, les sentiments qui, sans phrase et du premier coup, rapprochent et unissent les âmes.

Il y a quarante ans, j'ai connu, de très près, une partie de la jeunesse ; c'était la jeunesse militaire. Entre nous, la douleur des défaites récentes, l'espoir des relèvements prochains, formaient des liens étroits ; avec ceux qui survivent, devenus des hommes avancés dans la vie, rien n'a pu les rompre. Puis une autre jeunesse m'est apparue, à laquelle j'ai ardemment mêlé mon âge mûr : c'était la jeunesse catholique. La communauté puissante de la foi, le goût passionné des œuvres sociales, nous unissaient fortement ; d'autres, après eux, sont venus, animés des mêmes croyances, pressés des mêmes ambitions, et qui demeurent, pour ma vieillesse, des compagnons fidèles.

Mais, en ces longues années, une muraille d'idées s'élevait entre ceux qui pensaient comme moi et cette autre jeunesse, si nombreuse, si influente, qu'il est convenu d'appeler la jeunesse intellectuelle, et qui forme ce flot où Agathon a jeté la sonde, venu des lycées et peuplant les grandes écoles. Il n'y avait pas seulement entre nous le conflit des croyances, l'opposition des doctrines, la barrière des formations philosophiques ou littéraires. En fait, nous parlions une langue différente. L'antimilitarisme et le mépris de la guerre, l'internationalisme humanitaire et le dédain des revendications nationales composaient à la jeunesse d'alors un vocabulaire, inintelligible pour nous.

Agathon a cité dans le second article de son enquête, publiée par "l'Opinion", des fragments du "Mercure de France" de 1891 qui paraissent aux lecteurs d'aujourd'hui d'intraçables pastiches. Ce sont pourtant des phrases authentiques. Nul n'oserait plus, je ne dis pas les écrire, mais les penser. Le socialisme, en ses fureurs antipatriotiques, emploie d'autres formules, répond à d'autres conceptions. Personne ne prendrait désormais un ton de badinage pour parler de l'Alsace et de la Lorraine, en les appelant "les terres oubliées" et en raillant "les deux petites sœurs esclaves".

La foi patriotique est la marque caractéristique de la jeunesse nouvelle. Son idéal n'est plus dans la paix. Elle n'a plus d'horreur de la guerre. "La France a besoin d'héroïsme pour vivre, telle est la foi qui consume la jeunesse moderne", ainsi parle le président de l'Association générale des étudiants.

Cette foi patriotique engendre chez elle toute une floraison d'idées, de désirs, d'aspirations, qui explique ses tendances philosophiques et littéraires, et qu'Agathon a très bien résumée en disant : "D'un mot, ce qui caractérise son attitude devant la vie, c'est le sens de l'action."

C'est pourquoi, lorsque j'ai le plaisir de causer avec ces jeunes hommes, sans peine, sans effort, nous nous comprenons à merveille. Car, si nous ne pensons pas encore de même sur toutes choses, désormais nous parlons la même langue.

A. DE MUN,  
de l'Académie française.

## DEPECHEES Télégraphiques

**Victoires françaises.**  
Stockholm, Suède, 14 mai.—André H. Gobert, de France, vient de gagner l'"Olympic" championnat de tennis à Stockholm, battant l'Anglais C. P. Dickson par 5-5, 6-4, 6-4. En double Gobert jouait avec Max Germet, tous les deux ont triomphé de leurs adversaires.

Des médailles données comme prix ont été remises par le roi Gustave lui-même.

**LA GUERRE ITALO-TURQUE.**  
Rome, 13 mai.—Les journaux annoncent ce matin que l'occupation par des troupes italiennes des îles de Karpathos, Kaso, Tilos, Nisyro, Stampalia et Rhodes ferme entièrement la mer Egée et que la Turquie se trouve par conséquent bloquée et complètement isolée de la Méditerranée.

### Les résultats de la loi de séparation au Portugal.

Lisbonne, 13 mai.—En conséquence de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, au terme de laquelle les biens de l'Eglise sont décrétés propriétés de l'Etat portugais et confisqués par celui-ci, le gouvernement de Lisbonne reçoit chaque jour de nombreuses réclamations d'Angleterre, de France, d'Allemagne et d'autres pays européens, de personnes dont les parents ont fait des legs aux Congrégations religieuses.

Ces legs ont été faits dans un but religieux, et les intéressés s'opposent à leur confiscation par l'Etat.

### Congrès International.

Washington, 13 mai.—L'Université Tulane, de la Nouvelle-Orléans, Lne., sera représentée au Quinzième Congrès International de l'Hygiène et de la Démographie, qui aura lieu à Washington, du 23 au 28 septembre 1912.

## LA REVOLUTION AU MEXIQUE.

### Les insurgés battent en retraite vers le nord.

Reilano, Mexique, 13 mai.—Le général Orozco, chef de l'armée insurgée, a concentré ses forces aujourd'hui dans cette ville, pour tenter de résister à l'avance de l'armée fédérale.

Des fortifications assez importantes existent à Reilano, à l'abri desquelles les insurgés comptent pouvoir résister avec avantage à l'artillerie fédérale.

Les rebelles ont perdu plusieurs centaines d'hommes dans le combat de dimanche. Ils ne paraissent cependant pas démoralisés par cet échec et escomptent une victoire finale.

Du quartier général de l'armée fédérale, à Conchos, Mexique, 13 mai. Brûlant et détruisant tout sur leur passage les rebelles mexicains ont continué aujourd'hui leur retraite vers le nord, serrés de près par l'avant garde de l'armée fédérale sous les ordres du général Huerta.

Dans le courant de la nuit les rebelles ont fait sauter cinq ponts de chemin de fer, ce qui aura pour effet de retarder considérablement le transport des troupes. Il n'y a pas eu de combat lundi, la plus grande partie de la journée ayant été occupée à inhumer les morts et à soigner les blessés.

On croit que les insurgés ont

## JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES

123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.



Nous venons de recevoir un nouvel assortiment de Meubles modernes perfectionnés, du tout dernier genre, que nous offrons aux plus bas prix courants. Nous défions simplement la concurrence, nous achetons strictement au comptant, et profitons de tous les escomptes. Venez vous convaincre avant d'acheter ailleurs. Nous garantissons de donner satisfaction en style, marchandises et prix.

Nous ne demandons qu'une loyale épreuve. Venez chacun, venez tous. Nous pouvons satisfaire à la demande.



**FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,**  
LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHÉ EN VILLE.  
Au Coin des Rues Remparts et Iberville. Phone Main 243  
151 N. REMPARTS. LEIGRAND. PAS DE SUCCESSIONNEL

## AVIS AU PUBLIC

**SERVICE AU FORT ESPAGNOL ET AU WEST END.**  
Pour l'agencement du public en général, des Résidents de Lake View et du West End et pour assurer un transport rapide au Fort Espagnol, sans interruption le soir, le service suivant de trains électriques et de chars s'effectuera à partir de et après le Samedi, 11 Mai.

**SERVICE DES CHARS.**  
Les chars courront de Lake View House au West End, toutes les 15 minutes, de 8 p. m. à 12:30 p. m. tous les jours, pour l'agencement des Résidents de Lake View et du West End.

**TRAINS.**  
Le Dimanche, à partir de et après 6 p. m. et les jours de semaine, à partir de et après 7 p. m. les trains du Fort Espagnol ne feront pas d'arrêt pour les passagers entre le Half Way House et le Fort Espagnol, excepté à l'avenue Adams et au West End Boulevard, et à la jonction de l'avenue Adams et du Canal Orléans.

**AUTOMOBILES ET AUTRES VEHICULES.**  
La Compagnie a établi une station à la jonction de l'avenue Adams et du Canal Orléans, où ceux qui désirent visiter le Fort Espagnol, les trains et les chars s'arrêteront à ce point pour prendre et laisser descendre les passagers. Un homme se tiendra là pour surveiller les véhicules qui lui seront laissés en charge.

**NEW ORLEANS RAILWAY & LIGHT CO.**

## D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche. C'est des rues Desbordes et Bienville, à l'extrémité de la rue du Canal, aux Docks.

111 N. CANAL.

## F. A. BRUNET

IMPORTATEUR DIRECT.  
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER.  
313... RUE ROYALE... 313  
ALLIANES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.  
La Soie Grande et Unique Maison Française à la Nive-Orléans.  
Venez visiter et vous rendrez compte par vous-même du bas prix de nos marchandises. Je dénie toute concurrence.  
Les ordres de la compagnie sont expédiés.  
PHONE MAIN 4366.

### La campagne présidentielle.

Cambridge, Ohio, 13 mai.—Le président Taft a pris à partie le colonel Roosevelt, dans un discours prononcé ici aujourd'hui, et l'a tourné en ridicule en le traitant d'égoïste, de flatteur et de démagogue.

"Il y a bien peu d'espoir pour l'avenir de ce pays, a dit M. Taft, si Roosevelt est élevé aux cieux comme un prophète des temps anciens."

"A l'entendre il n'y aurait personne autre que lui dans ce pays, qui puisse occuper la présidence. "C'est moi" est son expression favorite."

### Haine inassouvie.

Jackson, Ky., 13 mai.— Sous l'escorte de cent membres armés de sa bande, les restes d'Ed. Callahan, ex-shérif du comté de Breathitt, ont été enterrés lundi après-midi à Crockettville.

Quand la nouvelle de sa mort s'est répandue samedi soir, elle a causé plus d'excitation que quand il fut tiré d'une embuscade, il y a une semaine.

L'irritation des montagnards fait prévoir la reprise immédiate de la querelle Callahan-Deaton.

**Drame dans un café.**  
Knoxville, Tenn., 13 mai. James et Luther Sizemore, deux

cousins, ont été tués dimanche soir dans un café à Four Mile, Ky. par le député shérif David Elliott.

Les deux hommes étaient ivres et faisaient du tapage, lorsque Elliott chercha à les arrêter.

Comme ils faisaient mine de résister, le député shérif a fait feu sur eux, les tuant roide, puis s'est constitué prisonnier.



**Le Roi des Sirons de Table**  
Dans Toutes les Bonnes Epiceries